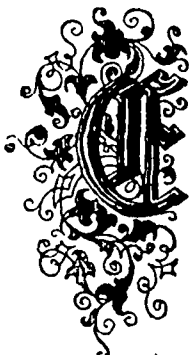


AU COIN DU FEU.



Et que le réacteur a fait de plus beau, de plus charmant, de plus aimable, de plus réjouissant, de plus joyeux, de plus suave, de plus merveilleux, c'est l'enfant.

L'enfant, qui à l'éclat des fleurs les plus brillantes, et la seule beauté dont on puisse dire qu'elle est complète, parce qu'elle

est le reflet de la parfaite pureté, de l'entière sérénité, de l'admirable innocence. Quelle rose ne paraît décolorée à côté de ces joues ? Quel bleuet peut lutter avec l'azur de ses yeux ? Quelle perle d'une eau plus chatoyante que ses dents mignonnes, et quel diamant plus limpide que la larme qui tremble au bord de sa paupière ?

L'enfant c'est la joie de la maison, le trésor auquel on sacrifierait ses trésors, fut-on le plus opulent de ces princes de l'Inde qui éblouissent des splendeurs de leur faste le royal héritier du trône d'Angleterre, — et auquel on se résigne à ne sacrifier que sa vie, quand on ne possède que cela.

En cette frêle créature, effleurant la terre de ses pas incertains, et toujours prête à s'envoler au ciel pour y rejoindre les anges, ses frères, l'aïeul revoit sa jeunesse, ombre d'un souvenir à demi effacée, et voit l'avenir de sa race, la perpétuité du nom qu'il s'est efforcé de garder sans tache et qui est la gloire de ses cheveux blancs.

Il revit en cette âme candide dont il envie l'ignorance et qu'il s'effraye de savoir destinée à tant d'épreuves qu'il a traversées, à tant de tristesse, à si peu de joie. Il admire en elle l'œuvre divine, toujours renaissante et toujours belle, et quand il étend, pour la bénir, ses mains tremblantes sur cette tête blonde, il sent que son cœur est inondé d'un bonheur tel qu'il est le précurseur de celui qu'on goûte au paradis.

Le père est orgueilleux de l'enfant. Il se plaît à le louer de tout ce qu'il croit avoir de qualités ; à le dépouiller de tout ce qu'il sait avoir de défauts. Il forme des plans gigantesques d'éducation ; il réforme tout ce qu'on a fait avant lui. Non ! l'enfant ne sera ni Anacharsis, ni Emile, ni Tristan le Voyageur, ni un prodige, ni un embryon d'homme célèbre.

Un citoyen ? Oui : un citoyen de la République chrétienne. Et il voit déjà, ou noir de poudre et fou de bravoure sous l'habit du soldat, ou resplendissant de charité sous la soutane rapée du prêtre, ou fier et calme dans sa force, sous la veste du laboureur.

Et quand ce père, après une longue journée donnée au travail, à ce travail opiniâtre, acharné, soutenu avec persévérance et cherché avec passion, qui est le pain de la famille, rentre dans sa demeure ; quand il approche de l'âtre, fatigué, le corps meurtri, ou l'esprit accablé du poids des affaires et des soucis, il ne faut pour le distraire des regrets du passé, ou des préoccupations du lendemain, qu'un sourire de ce petit être, qui est la chair de sa chair et le sang de son sang.

Alors, il soulève le petit enfant, le prend sur ses genoux, l'embrasse, le caresse, le taquine, excite son rire, divine musique que ni Mozart ni Weber n'eussent pu noter... Il se fait conter les espiègleries de la journée ; il rit aux larmes du bégaiement, du langage incohérent, des mines malicieuses... Il est tout pénétré d'un attendrissement singulier et qui ne saurait être comparé qu'à cette complète absorption de soi-même qu'on éprouve en priant Dieu, au moment d'un grand chagrin ou d'une joie profonde.

Et tout s'épanouit dans l'âme et dans le cœur de cet heureux père... son bonheur tient là, dans ces yeux qui le regardent et ce sourire qu'il admire, et ces baisers qu'il donne et qu'il reçoit.

Etre père !... C'est une récompense et c'est une promesse. Aucune dignité n'égale celle-là, et les païens l'honoraient plus que nous.

Mais que dire de la mère ? L'ange que Reboul a chanté a-t-il laissé tomber sur la terre une plume de ses ailes, et quelque poème harmonieux comme Virgile, savant comme Dante, épris du beau comme Racine, scrutateur de l'être humain comme Shakespeare, a-t-il trouvé cette plume ? Alors, c'est à ce poète qu'il faut demander ce que c'est qu'une mère et comment elle aime l'enfant. C'est avec cette plume que le poète vous l'écrira...

Ce mot de mère est à lui seul un poème, une ode, une épopée. Il signifie l'amour dans sa plus radieuse incarnation, l'amour qui donne tout et ne demande rien, qui survit à tout ce qui meurt, qui s'avive de tout ce qui fait souffrir, qui ne s'affaiblit jamais et s'exalte toujours, et qui n'a point son couronnement ici-bas.

Voyez la mère au chevet de son enfant malade. Si faible qu'elle soit, elle ne le quitte point. Elle n'est plus soumise aux nécessités de l'existence humaine. Elle vit par un suprême effort de sa volonté. Elle supporte les pires fatigues, sans se plaindre. Elle braverait une lionne affamée ; elle lutte, elle combat, elle vainc... Si elle est vaincue, il lui reste Dieu !

Oh ! ce petit enfant, comme il est aimé, de quelle sollicitude il est l'objet, que de soins on lui prodigue ? On ne pense qu'à lui, on ne travaille que pour lui, on ne vit que pour lui. C'est un tyran, moins cruel que Denys de Syracuse, mais aussi capricieux... Et comme